

Le plongeur de grands fonds

De l'art cuit à l'art cru, aux sources de la création, de Henri Barras. Liber, « Les impatients », 182 p.

Suzanne Joubert

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10320ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joubert, S. (2007). Le plongeur de grands fonds / *De l'art cuit à l'art cru, aux sources de la création*, de Henri Barras. Liber, « Les impatients », 182 p. *Spirale*, (216), 4–4.

Le plongeur de grands fonds

DE L'ART CUIT À L'ART CRU, AUX SOURCES DE LA CRÉATION

de Henri Barras

Liber, « Les impatients », 182 p.

par SUZANNE JOUBERT

Pour paraphraser Nathalie Heinich, il est difficile de mettre en cause quelque notion relative à l'art contemporain sans se trouver piégé et devoir annoncer ses couleurs; on est pour ou contre. Or les prises de position manichéennes se font au détriment d'une discussion intelligente et nous sommes ici précisément pour la discussion. Permettez donc s'il vous plaît que nous considérions une assertion, ou si vous préférez une hypothèse, pour ses possibles mérites, en dehors de toute orthodoxie idéologique en retenant ce qui mérite d'être retenu. Même un adversaire a souvent des choses à nous apprendre.

Un livre modeste mais brave

Nous sommes devant un livre qui décrit avec modestie l'expérience personnelle d'un homme rompu aux idées et pratiques qui ont cours dans le monde de l'art contemporain mais néanmoins mal à l'aise avec certaines d'entre elles. Son témoignage principal est simple : il a découvert une réalité ignorée de lui jusque-là et négligée, croit-il, par beaucoup d'autres.

L'auteur, qui appelle « art cuit » une production ne se fondant que sur le savoir-faire ou la spéculation intellectuelle et « art cru » ce qu'il considère comme une création véritable, remet en effet en question les mécanismes initiaux de la création artistique, à partir d'une incursion dans l'art des malades mentaux mais sans s'y arrêter. Il sait que la prédominance qu'il accorde, dans son petit ouvrage, aux facteurs psychiques profonds de la création risque d'être mal reçue ou mal comprise.

Pourtant il n'est pas le premier sur ce chemin. Plusieurs bons esprits en ont

déjà traité avec l'avantage de ne pas avoir à prendre cause dans la « crise de l'art contemporain ». Je ne rappellerai que l'un des écrits les mieux connus : *Le corps de l'œuvre* de Didier Anzieu (Gallimard, « NRF »).

Un saut périlleux

Pour ce qui est d'Henri Barras, il aura fallu qu'on lui propose ce livre sur l'art des malades mentaux pour que son auteur acquière la conviction que la création n'est pas un acte rationnel; qu'il ne suffit pas pour créer vraiment « de produire avec plus ou moins d'aisance des objets esthétiquement acceptables », c'est-à-dire de « l'art cuit et parfois trop cuit ». Pourtant, on imagine que c'est parfois à cet art-là qu'Henri Barras aura eu affaire au long de sa carrière de directeur du Musée d'art contemporain et de directeur artistique de la Société de la Place des Arts de Montréal. Si bien qu'une sélection d'œuvres, parmi celles des malades mentaux qui fréquentent les ateliers des « Impatients », faite hors du cadre théorique qui lui était familier, lui a fait l'effet d'un saut périlleux, tout proche de celui effectué par l'artiste créateur lui-même. Ce fut la soudaine prise de conscience de l'espace qui sépare un concept d'une œuvre créatrice dont le surgissement s'impose d'abord hors de tout calcul. Avec une émouvante sincérité, l'auteur reconnaît d'emblée qu'une approche peut-être strictement intellectuelle de sa profession a pu avoir un effet pervers sur ses appréciations artistiques. Il n'a pas vu, dit-il, il ne voyait pas, et conclut que c'est à travers son travail sur les « Impatients » qu'il a redécouvert « l'essence même de l'art ». Car ce qu'il a observé chez les malades, il a pu le retrouver chez des artistes sains qu'il semble cependant, à certains moments du moins, considérer

comme « marginaux », oubliant peut-être que la production récente d'Anselm Kiefer, artiste consacré, exprime avant toute intention une angoisse épouvantable qu'il est difficile de ne pas ressentir avec les tripes. J'accorderai cependant à l'auteur que si Kiefer « magnifie » le monde, ce n'est pas dans le sens de l'espoir!

Qu'il y ait à l'origine de l'art ainsi décrit une fonction archaïque, Barras le reconnaît sans que cela invalide à ses yeux le travail d'élaboration qui peut s'ensuivre. On peut songer que, de manière assez semblable, de récentes avancées neurophysiologiques, décrites entre autres par Antonio Damasio (*Looking for Spinoza*, Harcourt) assignent aux émotions de base, chargées des urgences de la survie, la priorité sur les sentiments procédant, dans un deuxième temps, d'une élaboration de l'esprit. Cela parce que l'évolution du cerveau se serait faite par superposition et raccordement de structures nouvelles sur les anciennes.

Le conflit contemporain

La position de Barras peut certainement entrer en conflit avec celle, récente, de Roger M. Buegel, directeur artistique de la XI^e Documenta de Kassel lequel, répondant à une plainte à l'effet que les grandes expositions devraient après tout présenter « de l'art », affirma péremptoirement : « No, exhibitions are about ideas », c'est-à-dire « Non les expositions doivent présenter des idées ». Position qui laisse d'ailleurs dubitatif Richard Rhodes dans une récente parution de *Canadian Art* (vol. 24, n° 2, été 2007).

Mais ce n'est pas le pourquoi de l'art que cherche Henri Barras, c'est le

comment, l'étrange chemin par lequel passe le créateur authentique, qu'il soit artiste ou fou, pour « entrer en contact avec l'autre et magnifier le monde ». L'autre est ici défini comme ce qui est hors de soi, l'autre humain bien sûr, mais parfois aussi un lieu magique et inépuisable, comme ce fut le cas pour Giacometti ou Francine Simonin, parmi d'autres. Parce que l'art est du « domaine de la sensation, des choses ressenties » et que pour comprendre l'art lorsqu'on est spectateur, « il faut emprunter le même parcours des sens avant d'aboutir, éventuellement, à l'intellect ». D'où la nécessité pour Barras de l'empathie et d'une ouverture à notre « animalité », plutôt que de se limiter à l'explication langagière; et cela, dans le sillage de Wittgenstein professant que « tout ce qui a de l'importance dans la vie se trouve en dehors du langage ».

Portrait du « plongeur »

Qu'on se rassure, Henri Barras reconnaît que si la création est du côté de l'art cru, de l'impulsion profonde, vitale, irrationnelle à sa source, cela n'empêche pas les artistes brevetés d'être des créateurs. « Le créateur est celui, diplômé ou pas, qui œuvre par besoin personnel... Il est comme le plongeur de grands fonds... prend des risques, tous les risques... Il est seul aussi le créateur, il a peur, il lutte pour sa survie et toujours il fait face à la nécessité d'agir pour ne pas être agi », en affirmant son existence de toutes ses forces devant la mort.

L'originalité de ce livre tient surtout, à mon avis, à cette plongée audacieuse de l'auteur dans l'univers de la création qui échappe au langage et à la raison. Il en a été bouleversé et en parle d'émouvante façon dans une langue accessible. ☺